

SANDRA MARTINEAU



**PRIX  
CHARLESTON  
POCHE**

SÉLECTION  
2025

# Petits bonheurs à tous les étages



SANDRA MARTINEAU

## PETITS BONHEURS À TOUS LES ÉTAGES

La vie de Joanna, 36 ans, vient de s'écrouler. Son compagnon, comptable fiscaliste, a été arrêté sous ses yeux pour escroquerie, et tous les biens de la famille ont été saisis. Adieu dîners mondains et après-midi au golf, adieu voiture de luxe et pavillon avec jardin dans un quartier résidentiel... Désormais sans revenus, elle est contrainte d'emménager avec ses trois enfants dans un petit appartement à l'autre bout de la ville, au cœur d'une cité populaire.

D'abord pleine de préjugés, Joanna va peu à peu faire la rencontre de ses nouveaux voisins et découvrir une communauté emplie de bienveillance et de solidarité. Chacun à sa manière, Djibril, Raymond, Fatou et les autres vont l'aider à se relever, et à changer sa vision du monde.

Finalement, ce revers de la vie pourrait bien être sa chance de trouver le vrai bonheur...

« Un roman joyeux et pétillant, parfait pour accueillir les beaux jours. »

*Télé 7 jours*

Née à Saint-Brieuc d'une mère ch'ti et d'un père zaïrois, **Sandra Martineau** a quitté sa Bretagne natale pour s'installer dans la Sarthe. De son métissage et de sa jeunesse dans une cité des Côtes-d'Armor, elle a tiré une grande ouverture d'esprit et une empathie que l'on retrouve dans ses romans.

Texte intégral

ISBN : 978-2-38529-433-5



9 782385 294335

**8,90 euros**  
Prix TTC France

Rayon :  
Littérature française



[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

De la même autrice,  
aux éditions Charleston poche :  
*Changer de ciel pour mieux voir les étoiles*, 2024.

© XO Éditions, 2023

Présente édition :

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025  
76, boulevard Pasteur  
75015 Paris – France  
[www.editionscharleston.fr](http://www.editionscharleston.fr)

ISBN : 978-2-38529-433-5

Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook  
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)  
et sur TikTok (@editionscharleston) !

**Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable !**  
Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre  
passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande atten-  
tion pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu  
de forêts gérées durablement.

Sandra Martineau

PETITS BONHEURS  
À TOUS LES ÉTAGES

Roman

**XO**  
EDITIONS



« Le plus grand bien que nous faisons aux autres  
n'est pas de leur communiquer notre richesse,  
mais de leur révéler la leur. »  
Louis Lavelle

« Les personnes sans potentiel  
n'existent pas, ce sont juste des personnes  
qui ne sont pas à leur place. »  
Raphaëlle Giordano



— **C**oncernant nos bonnes œuvres, il est impératif que nous déterminions avant le mois de mai quelle association recevra nos dons, afin de pouvoir nous organiser pour le gala de novembre.

La voix criarde d'Hortense de Rochefort m'agresse les oreilles. Comme tous les deuxièmes lundis de chaque mois.

— On devrait solliciter une association dans les quartiers défavorisés, suggère Sonia.

En jetant un coup d'œil circulaire à l'assemblée, je constate que tout le monde semble approuver la proposition. Nous sommes sept autour de la table, sept femmes toutes affublées de sportswear haute couture – au cas où nous irions faire un jogging après notre séance de brainstorming. Mais je sais que mon combi-short éponge signé Le Petit Croco ne craint, au pire, qu'une tache d'huile de calendula après un massage.

Nous sommes réunies dans le petit salon de l'un des plus prestigieux golfs de la région. Un parcours neuf trous exceptionnel – aux dires de tous les notables

des alentours –, une piscine quasi olympique, un espace détente spa, des courts de tennis, sans oublier un barman aux mains d'argent et un fondant pistache-abricot à se damner. Je ne suis pas friande de ce genre d'endroits ni du type de personnes qu'on y côtoie, mais je n'ai pas le choix.

J'observe ces femmes, toutes épouses ou filles de notables de la région, cinq pintades brushées et parfumées et Anne-Charlotte, que je suis la seule à appeler Charly, car je l'apprécie énormément, et la réciproque est vraie. Elle est comme moi, à l'opposé de ces pimbêches qui fréquentent le club, autant physiquement que psychologiquement. La simplicité est un art de vivre chez elle et, contrairement aux autres, Charly ne me fait pas sentir en permanence que je ne suis pas issue de leur milieu. Avec ses taches de rousseur, son petit nez mutin et son allure d'éternelle étudiante androgyne, elle ressemble à un elfe – mais un elfe qui se serait trompé de forêt magique. Et avec sa timidité, je me demande comment elle a réussi à survivre au milieu de ces requins en jupons. Elles sont toutes des « femmes au foyer », comme moi – sinon que, dans un autre contexte, je ne les aurais jamais rencontrées.

Je m'appelle Joanna Baron, j'ai trente-six ans, mes trois enfants constituent ma seule « fortune personnelle » et mon compagnon m'encourage à faire amie-amie avec les épouses de ses richissimes clients. C'est pour lui que je me force à les côtoyer depuis deux ans, période à laquelle nous sommes arrivés dans la région après un énième déménagement. Laurent est comptable fiscaliste, expert en gestion de patrimoine et intermédiaire en opérations bancaires. De grands mots pour dire qu'il aime les chiffres. Et visiblement il est doué. Nous ne manquons de rien, pourtant

cela ne m'empêche pas de m'ennuyer. Je ne suis pas friande de ces mondanités qu'il m'impose, de ces dîners dans des endroits toujours trop chics, de ces voitures toujours plus luxueuses. Mais il faut bien accepter quelques sacrifices pour préserver l'équilibre de la famille.

Avant lui, mon existence était bien moins stable : sans diplôme, j'enchaînais des petits boulots, de caissière à serveuse en passant par femme de chambre. Je cumulais les emplois pour me permettre de subvenir aux besoins de mes enfants. Certes, je lui suis redevable de m'avoir sortie de la galère, mais au-delà de ça, j'apprécie sa compagnie. J'ai pourtant de plus en plus l'impression que ce n'est plus son cas.

À mon réveil, j'ai reçu un SMS de Laurent. Après avoir découché toute la nuit, il m'annonce qu'il part finaliser un contrat à l'étranger. Pas d'explication supplémentaire. Je ne sais pas où il va ni pour combien de temps. Encore moins avec qui. Ce voyage n'annonce rien de bon pour la suite.

Mes traits sont tirés, mes yeux noisette semblent atteints de myxomatose et, en me coiffant, j'ai découvert des cheveux blancs qui tapent l'incruste au milieu de mon épaisse chevelure brune. En m'habillant, un autre constat : ma combinaison me serrait un peu plus que la dernière fois. Les mots « prise de poids » se sont immédiatement imprimés en rouge vif dans mon esprit. J'avoue m'être souvent laissée aller ces derniers temps, mais avec mon mètre soixante-dix, et mes soixante-cinq kilos, ma courbe IMC reste dans la normalité. Pas encore de quoi s'inquiéter !

Arrivée au golf en milieu d'après-midi, je pensais trouver quelqu'un qui puisse m'en apprendre

davantage sur le voyage de Laurent, mais Hortense et ses Angels m'ont accaparée pour la réunion. Pas moyen d'y échapper.

— ... ce que nous sommes capables de faire pour améliorer le monde qui nous entoure.

Cela fait dix minutes que les échanges ont démarré et si, au premier abord, les paroles d'Hortense paraissent emplies de compassion, une autre réalité se cache derrière ce discours. En prononçant le mot « dons », elle pense « déduction fiscale ». En évoquant l'aide à apporter aux plus pauvres, elle ne fait que s'acheter une bonne conscience. Une goutte de générosité dans un océan d'égoïsme et des bons sentiments aux relents d'exonération d'impôts. À l'ordre du jour : le choix du bénéficiaire de nos prochaines actions de charité pour l'année 2021.

Une grosse enveloppe à une association de quartier et hop, on règle tous les problèmes ! Pourquoi ne pas y avoir songé plus tôt ?

Je croise les bras et glisse une main sous mon menton pour donner l'impression de réfléchir aux propositions du groupe. Mais lorsque je soupire silencieusement, Charly me lance un regard réprobateur : manifestement, mon ennui est trop perceptible. Elle m'envoie un SMS : « J'adore les voix de crécelle ! » Ce message parvient à m'arracher un sourire. Je m'apprête à lui répondre quand une hôtesse du club entre en trombe dans notre salon, un téléphone à la main. Ses lèvres pincées ne me disent rien qui vaille et lorsqu'elle me fait signe, je frémis. Alors que je m'approche d'elle, la jeune femme se penche à mon oreille :

— J'ai au téléphone une personne qui prétend que la police est chez vous et que monsieur a des menottes !

Mon sourire s'éteint instantanément comme une ampoule grillée. Mon premier réflexe est de lui arracher l'appareil des mains. À l'autre bout du fil, la voix stridente de mon employée de maison se fait déjà entendre.

— Que se passe-t-il, May-Linh ?

— Madame, Madame, la police... Partout dans la maison ! Rentre vite ! Monsieur a des menottes ! hurle-t-elle.

Autour de moi, les visages se figent et des murmures se propagent dans l'assemblée. Visiblement, je ne suis pas la seule à avoir entendu. Je pars en catastrophe.

— Putain de merde, c'est quoi ce bordel ?

## 2

**A**rrivée chez moi, je sors en trombe de la Jaguar. Le policier en faction devant mon portail en fer forgé m'interpelle.

— Madame, vous ne pouvez pas rester ici !

— Ah ! vous, ce n'est pas le moment ! crié-je.

Je me rends compte de mon agressivité en remarquant que le gardien de la paix a posé ses doigts sur son arme de service et reculé d'un pas.

— Excusez-moi, monsieur, pondéré-je en levant les mains au-dessus de la tête. J'habite ici. Ma femme de ménage m'a appelée pour que je vienne de toute urgence.

— Vous avez une pièce d'identité ?

— Dans la voiture, lui précisé-je en montrant la Jaguar de l'index.

— Allez-y, m'ordonne-t-il en maintenant la pression sur son étui.

J'ouvre la portière côté passager et, à défaut d'avoir le cerveau à l'endroit, je renverse le contenu de mon sac sur le siège pour attraper mon portefeuille. Carte d'identité en main, je reviens vers l'officier en

quatrième vitesse. Il vérifie le document tout en me jetant de petits coups d'œil.

— Vous n'êtes pas Mme Meyer, observe-t-il.

— Non, effectivement, nous ne sommes pas mariés, mais il s'agit bien de mon adresse. Regardez sur la boîte aux lettres !

Le policier m'autorise enfin l'accès. Ma maison est une véritable fourmilière. Des hommes en uniforme vont et viennent dans toutes les pièces. Certains transportent des cartons, d'autres fouillent tous les emplacements susceptibles de contenir quelque chose : les raisons de cette effervescence m'échappent. J'avance fébrilement à la recherche de May-Linh, mais je ne l'aperçois nulle part. En consultant ma montre, je me dis qu'elle est sans doute partie faire les courses avant d'aller chercher les enfants. Je continue d'évoluer dans la maison en quête de quelqu'un en mesure de me renseigner. En traversant les pièces, je me rends compte qu'on ne me prête pas la moindre attention. Je tends donc l'oreille pour essayer de glaner quelques informations. Des officiers discutent à quelques mètres de moi et des bribes de conversations me parviennent : « Arrêté sur le tarmac... Valise pleine de cash... » Bon... Au moins, il n'est pas question de meurtre. J'essaie de m'accrocher à l'espoir qu'il s'agisse d'une erreur car Laurent ne transporte jamais d'argent liquide. Du moins, à ma connaissance.

Comme je pénètre dans le vaste salon, mon attention s'arrête sur deux individus, visiblement en total désaccord. Le plus petit, de corpulence moyenne, porte des lunettes rondes et une barbichette qui le fait étrangement ressembler au professeur Tournesol. Ce drôle de personnage gesticule dans tous les sens en collant une feuille sous le nez du second, une

armoire à glace équipée d'un brassard orange de police dont le calme olympien inspire le respect.

— Lieutenant Lewinski, je dois faire l'inventaire des biens de M. Meyer.

— Maître Juvel, je vous le répète pour la troisième fois, nous devons perquisitionner, donc vous ne touchez à rien. Même pas avec les yeux.

Mon cœur se lance dans une course folle lorsque je saisis que le petit hargneux est un huissier. Les mots « arnaque », « victimes » et « créances » peinent à se frayer un chemin dans mon esprit jusqu'à cette dernière phrase :

— Oui, nous sommes déjà au courant. Les différents préjudices s'élèvent à plusieurs centaines de milliers d'euros...

Mes jambes se mettent à flageoler et je me sens au bord du malaise. La situation est plus grave que je ne l'avais imaginé. Surprise ou choc ? Je ne sais pas ce qu'exprime le cri qui s'échappe de ma bouche, mais le résultat est le même : les deux hommes pivotent vers moi, prenant conscience de ma présence.

— Qui êtes-vous ? m'interroge le policier.

— La compagne de M. Meyer, parvins-je à bredouiller.

— On vous a laissée entrer sans être accompagnée ? reprend-il d'un ton agressif.

— Euh, apparemment oui, puisque je suis là !

Tandis que l'huissier peine à réprimer un sourire, l'officier manifeste un certain agacement en se claquant une main sur le front.

— Qui m'a collé une bande d'empotés pareils ? Et ça vous amuse ? lâche-t-il à son interlocuteur.

— Non, pas du tout. J'apprécie juste le professionnalisme de vos collègues, ironise-t-il. Pensez à fouiller

madame, au cas où elle aurait récupéré des éléments à charge.

— Maître Juvel, vous n'avez plus rien à faire ici, je ne vous retiens pas.

L'huissier murmure quelques mots incompréhensibles et, avant de tourner les talons, s'adresse à moi :

— Je reste. Je dois vous parler de votre dossier.

Il a dit « votre » ! Un vent de panique me saisit. Je ne suis même pas au courant de ce qui se trame chez moi, mais ils considèrent que je suis impliquée. Une chape de plomb s'abat sur mes épaules et un profond soupir s'échappe de ma bouche.

— Madame Meyer, me lance l'officier pour attirer mon attention.

— Madame Baron, rectifié-je.

— Votre compagnon fait l'objet d'un mandat d'amener dans le cadre d'une enquête financière. Nous l'avons arrêté à l'aéroport avant qu'il ne s'envole pour un paradis fiscal sans convention d'extradition.

Je le dévisage, incapable de savoir comment réagir. L'info vient de provoquer un cataclysme dans mon esprit. Je m'affale sur la première chaise à proximité. Pourtant, lorsque Laurent apparaît dans l'escalier, menotté et accompagné de deux policiers, je me dresse tel un pantin hors de sa boîte.

— C'est vrai, ce qu'ils disent ? Tu quittais la France ? crié-je, animée par une colère sourde mêlée d'une profonde tristesse.

Il m'observe sans ciller. L'espace de quelques secondes, son visage s'anime, je comprends qu'il va parler, mais son rictus narquois n'annonce rien de sympathique.

— Garde tes larmes. Notre histoire n'en vaut pas la peine.

Je reste bouche bée, sidérée par la violence de ses propos. Son regard ne reflète rien. Paralysée par un chagrin que je tente de contenir, je l'observe plus attentivement. Une attitude arrogante malgré les menottes qui lui entravent les poignets, un ton dédaigneux, un regard glacial. Qui est cet homme dont le comportement est à l'opposé de celui du compagnon avec lequel j'ai eu un enfant ?

Je sors de mes pensées lorsque le policier reprend la parole.

— Je suis désolé d'interrompre cette délicate mise au point, mais nous avons une enquête à mener. Nous avons trouvé cette clef jaune, dit l'officier en me tendant un sac de scellés. Madame Meyer, avez-vous une idée de ce qu'elle ouvre ?

— Elle ne s'appelle pas Meyer, lance Laurent. Pas la peine de lui poser des questions, reprend-il, elle ne sait rien. C'est la clef d'un box chez Onstock.

— Et on va y découvrir quelque chose d'intéressant ?

Laurent se contente d'un nouveau regard dédaigneux et garde le silence.

J'accuse le coup. Je n'étais au courant que de la location d'un garage pour stocker ma vieille voiture, pas de celle d'un box à son nom. Devant mon visage déconfit, Laurent m'adresse un sourire moqueur avant d'être emmené à l'extérieur par deux brigadiers.

— Embrasse mon fils pour moi et dis-lui que je viendrai le chercher dès que je sortirai.

Vacillante, j'hésite entre m'effondrer ou sauter à la gorge de Laurent. Comme c'est finalement la première option qui s'impose à moi, le lieutenant me rattrape de justesse et me soutient jusqu'au canapé.

— Il ne va pas se retrouver dehors tout de suite, me souffle-t-il avant de quitter la pièce.

Ils me laissent seule, sans plus d'explications. Je suis noyée sous un flot de sentiments confus. Que va-t-il se passer ?

J'ai traversé de nombreuses épreuves dans mon existence, mais ma petite vie confortable de ces dernières années m'a ramollie et, aujourd'hui, je me sens particulièrement vulnérable. Pourtant, il va falloir trouver la force de faire front. Prostrée dans le divan, assise genoux contre poitrine, je tente de réfléchir à la suite des événements lorsque l'homme aux lunettes rondes entre dans mon champ de vision. Je suis tremblante, au bord des larmes, et cela ne semble pas le perturber le moins du monde.

— Je suis désolé de ce qui vous arrive, mais je dois vous prévenir que les biens de M. Meyer seront saisis pour rembourser les créanciers dès que la procédure le permettra. La maison sera également vendue.

À bout de nerfs, je le somme de s'en aller. L'homme s'exécute sans insister et me laisse avec mes sombres pensées : je n'ai pas de boulot, pas d'argent de côté, bientôt plus de logement. Je ne sais pas encore si je risque d'être mise en cause dans les arnaques de Laurent et si, de ce fait, je dois redouter de perdre la garde de mes enfants. Ses derniers mots me reviennent en tête. Lui, c'est Arthur qui l'intéresse. Il risque d'être emprisonné un moment, mais que se passera-t-il quand il sortira ? Il ne lui sera pas difficile de nous retrouver, et que pourrai-je faire contre lui ? Même si, *a priori*, ce devrait être compliqué pour un repris de justice d'obtenir la garde exclusive de son enfant, je sais que Laurent a le bras long et les moyens d'arriver à ses fins.

**L**es policiers ayant enfin évacué les lieux, je sors dans le jardin, l'esprit embrumé. Je suis frigorifiée, mais la fraîcheur du mois de mars n'en est pas la cause. Je comprends doucement ce qui se passe et tout ce que cela implique. La rencontre avec Laurent m'avait permis de me reconstruire après des années de galère avec mes aînés. Nous avons rapidement emménagé ensemble après notre coup de foudre et, quelques semaines plus tard, j'étais enceinte d'Arthur. Des années pour équilibrer une vie familiale parfois complexe. Tout ça pour en arriver là. Aujourd'hui, je me retrouve encore seule pour des raisons qui me dépassent complètement. Les yeux embués, je me laisse glisser au sol. Mon regard s'attarde sur la façade de la maison. À peine deux ans que nous avons pris nos marques dans cette nouvelle demeure et il faut déjà la quitter. Même si je ne me sens pas tout à fait chez moi dans ce pavillon de trois cents mètres carrés répartis sur trois étages, mes enfants aiment y vivre et c'est l'essentiel. Victoire s'est d'ailleurs beaucoup

investie dans la décoration de sa chambre et de celle de son petit frère. Comment vont-ils prendre tous ces bouleversements ?

Les mots de l'huissier résonnent à nouveau en moi. Les biens vont être saisis, et tout ce qui fait notre quotidien depuis des années va bientôt disparaître. Nous allons devoir partir pour ne pas être jetés dehors. Mais pour aller où ? L'avenir est d'autant plus flou que je n'ai pas de famille, pas d'amis, hormis Anne-Charlotte – mais pas question de me pointer chez elle avec mes soucis et mes enfants. Je me mordille l'ongle du pouce en réfléchissant. Angoissée, je nous imagine déjà dormir dans ma voiture ou faire la queue à la soupe populaire. Bien sûr, nous n'en sommes pas encore là, mais je commence à douter de tout.

Comment Laurent a-t-il pu nous faire ça ? Les larmes ruissellent sur mes joues sans que je puisse les contenir. Qu'en était-il vraiment de notre couple pour que notre histoire se finisse ainsi ? Je n'ai rien vu venir, ni ses mensonges ni sa double vie. J'avais certes conscience que nous ne partagions plus grand-chose ensemble et que notre relation s'était abîmée, mais à quel moment tout a-t-il basculé ? Ces derniers temps, son comportement aurait dû m'alerter. Il s'absentait plus souvent, parlait peu et s'agaçait vite. J'expliquais ces changements par sa surcharge de travail et je dois avouer que mon quotidien de mère au foyer avec trois enfants m'occupait suffisamment pour que cela ne me perturbe pas outre mesure. Je me rends bien compte désormais que j'ai vécu avec un menteur et un tricheur qui non seulement nous met dans la merde avec ses escroqueries, mais qui en plus avait décidé de nous abandonner en pleine tempête. Je m'en veux de m'être trompée à ce point sur lui durant toutes ces années et je sens la colère m'envahir. Pourtant, je

prends conscience que, curieusement, je me moque complètement de ce qui peut lui arriver.

Perdue dans ce marasme émotionnel, le nom de la seule personne en mesure de nous aider m'apparaît soudain. J'essuie mon visage d'un revers de main et attrape mon téléphone en priant pour que ses honoraires aient été payés pour les mois à venir.

— Bonjour, cabinet V & B Associés, Tiffany à votre service...

Tiffany ? Le prénom résonne dans mon esprit. Tiffany, Tiffany... Pourquoi ce prénom m'interpelle-t-il autant ? En un quart de seconde, je me remémore la scène. Je suis installée avec Laurent dans un restaurant gastronomique réputé de Paris quand arrivent son avocat, maître Van Offen, et celle que Laurent me présente comme sa compagne : Tiffany, ligne de top model, talons aiguilles, minijupe et décolleté plongeant. Comment n'ai-je pas compris la situation ce soir-là ? Elle a tout de la maîtresse qu'on chevauche après un dîner quatre étoiles, loin de la petite épouse parfaite qui n'attire pas les regards insistants. Les teintes chaudes de la voix de cette bimbo m'extirpent de mes souvenirs.

— Que puis-je faire pour vous ?

— Bonjour, Joanna Baron, je souhaiterais parler à maître Van Offen.

— Ah ! madame Baron. J'attendais votre appel.

Ah ! oui, carrément ? À croire que j'étais la seule à ne pas savoir qu'il allait se passer quelque chose aujourd'hui !

— Maître Van Offen est indisponible pour le moment.

Ben voyons !

— Il peut néanmoins vous recevoir demain à 10 heures.

— J'aurais souhaité m'entretenir avec lui maintenant.

— Madame, j'ai bien conscience que votre situation est délicate. Mais...

Parce qu'elle est également au courant !

— Maître Van Offen va vous sortir de ce mauvais pas. À demain 10 heures. Bonne soirée, madame.

Pas le temps de répondre qu'elle a déjà raccroché. Demain, 10 heures. *Tu vas voir ce que je vais en faire de ton Zorro avec sa grosse épée.* J'observe mon téléphone quelques instants, hésitante. Y a-t-il d'autres personnes déjà au courant de ma nouvelle condition de merde ? Je pianote sur le clavier à la recherche du contact de Charly et presse la touche. Dès la première sonnerie le répondeur s'enclenche. À croire qu'ils se sont tous donné le mot ! Avocat pas dispo, meilleure amie non plus. Quant aux proches de Laurent, ils m'ont toujours considérée comme une pièce rapportée et vont s'empresseur de me tourner le dos les uns après les autres. Il y aurait bien mon père qui m'aiderait sans hésiter, mais je l'ai ignoré depuis si longtemps que je me vois mal revenir vers lui pour implorer son soutien. Depuis quand n'ai-je pas pensé à lui ? Je commence à m'apitoyer sur mon sort lorsque les enfants franchissent le portail en se chamaillant. J'essuie les traînées humides sur mes joues et habille mon visage d'un sourire crispé.

— Coucou les loulous ! La journée s'est bien passée ? lancé-je en essayant de mettre de l'entrain dans ma voix.

Arthur, mon petit trésor, me regarde avec gravité avant de lâcher la main de May-Linh pour se jeter dans mes bras. A-t-il senti mon malaise ? Âgé d'à peine sept ans, il comprend les choses avec une maturité qui me dépasse. Mon bébé n'en est plus un

et le petit garçon que je serre contre moi ne cesse de se transformer. Cet après-midi, je trouve que les traits de son visage ont une nouvelle fois évolué. Encore quelques années et il refusera comme Valentin que je le câline. J'en profite pour le couvrir de baisers. Sa peau de bébé m'a toujours laissé une impression de bien-être, mais je le mesure encore davantage aujourd'hui. Le nez dans ses bouclettes dorées, j'aperçois la mine boudeuse de ma fille qui gravit le perron. De son regard d'ordinaire marron foncé, je ne distingue que deux pupilles très sombres. Son pas est tellement pressé que je n'ai pas le temps de l'interpeller et la tornade Victoire, avec l'insolence de ses quinze ans, claque déjà la porte de sa chambre à l'étage.

— Tu sais ce qu'elle a ? demandé-je à Valentin qui s'approche d'un pas nonchalant.

— Non, pas vraiment. Mais t'inquiète, Mum's, ça doit encore être une histoire de nanas, lance mon fils avec désinvolture en pénétrant dans la maison.

Ces quelques mots me donnent l'impression d'être une nouvelle fois passée à côté de quelque chose. Qu'est devenue la petite fille qui me confiait ses bonheurs et ses doutes ? Son silence grandissant au fil du temps s'impose désormais comme un obstacle infranchissable dans notre relation.

Valentin me considère toujours avec ses yeux d'adolescent au bord de la crise d'hypoglycémie. C'est vrai que l'heure du dîner approche. Je rejoins May-Linh à la cuisine et la découvre en train de rassembler quelques affaires.

— May-Linh, pouvez-vous préparer le dîner pour les enfants ? Je dois réfléchir à la suite des événements.

— Non.

— Pourquoi donc ?

— Un mari en prison, plus d'argent pour payer. Alors je pars !

Mes yeux s'écarquillent au moment où je prends brutalement conscience des conséquences en cascade de l'arrestation de Laurent. Sa fortune me permettait de vivre confortablement jusqu'à maintenant. Je n'ai désormais plus les moyens de me payer le luxe d'une employée et l'indispensable May-Linh me le démontre immédiatement en quittant le navire en train de couler.

Les mots sont bloqués au fond de ma gorge. « Je manque à dire », comme l'énonce Arthur lorsqu'il ne sait pas quoi répliquer. May-Linh s'en va en claquant la porte. Complètement déconcertée, je réfléchis à la façon dont je me suis comportée avec cette femme pour qu'elle décide de s'en aller sans attendre. Je n'ai pourtant pas l'impression de ressembler aux pimbêches du club qui traitent leurs employés comme des esclaves ! Ma petite existence si parfaite finit de s'effondrer tel un château de cartes. J'hésite entre rires et larmes. Comment affronter cette nouvelle épreuve ? Le visage de ma mère apparaît dans mon esprit. Son décès me pèse depuis mon adolescence, mais aujourd'hui elle me manque plus que jamais. Je n'ai pas de frère ni de sœur avec qui partager mes déboires et je ne parle plus à mon père depuis ma majorité. Cette soudaine solitude me renvoie à un triste constat : qu'ai-je fait de ma vie durant toutes ces années ? J'ai l'impression de sortir d'un profond sommeil, et le réveil est sacrément brutal. Le corps plié en deux par des angoisses paralysantes, je peine à respirer. Il faut que je me reprenne et trouve l'énergie de résister aux intempéries qui nous menacent. Ce « nous »

résonne dans ma poitrine à m'en faire mal. Mes enfants font partie de l'équation et j'ai peur de leur avouer mon incapacité à faire face à cette tempête qui s'annonce destructrice. Je ne peux différer plus longtemps la conversation que je dois avoir avec eux. Or elle promet d'être houleuse.

**L**e lendemain matin, j'ouvre un œil, puis le second, avant de tenter de me redresser dans le lit. Ma tête tambourine comme un lendemain de fête et je porte toujours mes vêtements. Tout me revient en mémoire : l'arrestation de Laurent, l'huissier, la bouteille de vin... Le silence qui règne dans la maison retentit telle une alarme anti-intrusion. Les enfants ! Je dévale l'escalier quatre à quatre et découvre une cuisine vide et propre. Enfin presque. Trois bols traînent sur la table. Les enfants se sont organisés sans que j'entende le moindre bruit. D'habitude, c'était Laurent qui assurait la préparation de la tribu dans une cacophonie incroyable. Un tel revirement me laisse pantoise. Si j'imagine sans grande difficulté qu'Arthur a obéi à sa sœur, gérer le mollusque Valentin a dû être une autre histoire.

Je croise mon reflet dans la glace : mon teint est blafard et les cernes bleutés sous mes yeux trahissent une certaine fatigue. La soirée d'hier a été plus assaisonnée que la salade que je leur avais concoctée pour accompagner leurs piteux croque-monsieur. Entre

les commentaires cinglants de ma fille sur Laurent, les questions d'ordre financier de Valentin à la suite de cette arrestation et les interrogations silencieuses d'Arthur, je n'ai pas su répondre à toutes leurs angoisses. Quand je leur ai expliqué que nous allions devoir quitter la maison prochainement, j'ai recueilli un claquage de porte des deux grands et un gros câlin du benjamin. Leur fuite matinale me conforte dans l'idée qu'ils ne souhaitent pas me croiser. Égoïstement, cela m'arrange aussi. J'ai besoin de m'éclaircir les idées.

Avant toutes choses, je dois filer à la banque afin de retirer des espèces sur le compte que Laurent m'avait ouvert pour gérer le quotidien. Je me doute que je ne pourrai bientôt plus le faire et la réalité me donne raison. À défaut de me fournir quelques billets, le guichet automatique me la joue à l'envers en avalant ma carte bancaire. La tentative de braquage auprès d'une employée de l'accueil n'est pas plus fructueuse. Deux autres salariés viennent lui prêter main-forte. Non seulement je ne vais pas récupérer mon petit bout de plastique, mais en plus je ne suis pas autorisée à prendre quoi que ce soit. Malgré une procuration signée en bonne et due forme, le compte étant à son nom, il a déjà été clôturé par mandat judiciaire. La preuve que quelque chose se trame depuis un moment. Je comprends que seuls mon compte-chèques et mon maigre livret d'épargne me sont encore accessibles. Le tout totalise 2 354 euros, que je demande à récupérer car je ne veux pas risquer de croiser qui que ce soit dans cette banque à l'avenir. Le directeur ne tarde pas à se matérialiser. À peine plus grand que moi, chauve et doté d'une bedaine affichant la cinquantaine sédentaire, il me dévisage d'un air supérieur et dédaigneux.